
Montaigne et ses représentations : un « gibier » pour l'historien ?

Marie-Clarté Lagrée



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/essais/7111>

DOI : [10.4000/essais.7111](https://doi.org/10.4000/essais.7111)

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016

Pagination : 160-171

ISBN : 979-10-97024-00-0

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Marie-Clarté Lagrée, « Montaigne et ses représentations : un « gibier » pour l'historien ? », *Essais* [En ligne], Hors-série 3 | 2016, mis en ligne le 26 février 2021, consulté le 18 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/essais/7111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.7111>

Essais

Montaigne et ses représentations : un « gibier » pour l'historien ?

Marie-Clarté Lagrée

Le tour d'horizon des numéros spéciaux et des hors-séries consacrés à Montaigne par les revues généralistes ces dernières années laisse à penser que l'auteur des *Essais* serait davantage un objet d'étude pour les littéraires et les philosophes que pour les historiens. Le maire de Bordeaux fait ainsi la couverture de *Philosophie Magazine* en juillet 2014 et de la revue *Lire* en novembre 2015. De même, durant l'été 2012, Antoine Compagnon, Professeur de littérature française au Collège de France, proposait sur France Inter des chroniques ayant pour thème Montaigne.

Pourtant, tout historien qui se penche sur la fin du XVI^e siècle français ne manque pas de rencontrer Montaigne et de puiser dans ses écrits de nombreuses informations. Les *Essais* devraient même être une source de prédilection car si nous en croyons son auteur, l'Histoire est « son gibier » (I, 25, 224)¹. Il y a donc bien une approche critique de Montaigne propre aux historiens, qui se singularise par sa méthode, ses questionnements et ses problématiques. Après avoir exposé pourquoi Montaigne est une proie idéale pour l'ogre historien, nous nous centrerons sur la mobilisation des écrits montaigniens dans le cadre de l'histoire culturelle.

Montaigne et ses écrits : une proie idéale

Montaigne ne peut laisser indifférent l'historien, en premier lieu en raison de la variété et de l'ampleur des textes qu'il a écrits et qui sont autant de sources fort précieuses. Outre le livre de raison dans lequel il a consigné les grands événements familiaux et quelques faits politiques – notamment son emprisonnement à la Bastille le 10 juillet 1588 –, l'historien dispose de son journal de voyage rédigé alors qu'il était en Allemagne, en Suisse et

1 Nous citons les *Essais* dans l'édition de Jean Céard, Paris, Le Livre de Poche, 2001.

en Italie, de juin 1580 à novembre 1581, dans lequel sont décrits les lieux visités et les soins thermaux reçus. Enfin, l'historien moderniste ne peut manquer d'être confronté à cette œuvre atypique que sont les *Essais*, qui abordent de très nombreux thèmes et ont sans cesse été remaniés et augmentés par la pratiques des « allongails ».

L'ampleur et la diversité de ces textes exercent un double attrait. D'une part, en raison de la multiplicité des thèmes abordés, l'historien y trouve sans difficulté ce qui est l'objet de son étude : les hommes, les sociétés humaines². Comme l'écrit Marc Bloch : « l'objet de l'histoire est par nature l'homme. Disons mieux : les hommes. [...] Le bon historien ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire de la chair humaine, il sait que là est son gibier³ ». La liste des thèmes abordés par Montaigne est longue et s'il parle de lui-même et de ses proches, il fait également la part belle à la société de son temps ainsi qu'aux époques antique et médiévale. Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Géralde Nakam, *Les Essais* sont véritablement « miroir et procès de leur temps », et cette remarque peut s'étendre au *Journal de voyage*⁴.

Conséquence de la prolixité et de la curiosité du maire de Bordeaux, l'historien peut aborder ces textes la tête et la bouche pleines de questions. Et c'est là un point capital. En effet, comme le souligne Antoine Prost, « l'histoire ne peut se définir ni par son objet, ni par des documents », mais bien par les questions qu'elle pose. Prost poursuit :

on peut faire – et on fait – l'histoire de tout : du climat, de la vie matérielle, des techniques, de l'économie, des classes sociales, des rites, des fêtes, de l'art, des institutions, de la vie politique, des partis politiques, de l'armement, des guerres, des religions, des sentiments (l'amour), des émotions (la peur), de la sensibilité, des perceptions (les odeurs), des mers, des déserts etc. C'est la question qui construit l'objet historique, en procédant à un découpage original dans l'univers sans limites des faits et des documents possibles.⁵

Prost l'affirme : « Sans questions, les traces restent muettes et ne sont même pas 'sources'⁶ ». Or, l'ensemble des textes écrits par Montaigne sont si vastes qu'ils peuvent être abordés sous de nombreux angles et de multiples questions peuvent leur être adressées. Ils sont ainsi précieux pour le

2 Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 147-149.

3 Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1960, p. 4 (cité par Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 149).

4 Géralde Nakam, *Les Essais de Montaigne, miroir et procès de leur temps. Témoignage historique et création littéraire*, [1984], Paris, H. Champion, 2001. Du même auteur, voir également : *Montaigne et son temps : les événements et les Essais*, Paris, A.-G. Nizet, 1982.

5 Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 79.

6 *Ibid.*, p. 145.

chercheur qui s'intéresse aux pratiques politiques de la seconde moitié du XVI^e siècle⁷, pour celui qui se centre sur les sensibilités religieuses⁸, ou encore pour celui qui veut cerner la vie privée de cette époque⁹.

Enfin, si Montaigne fait figure de proie idéale, c'est également en raison de la diversité qui caractérise les conditions de production et les destinataires de ses écrits – éléments qui occupent une place centrale dans l'approche historique. Chacun des trois textes peut relever de la littérature personnelle et Montaigne est donc un destinataire important de ses productions. A cela s'ajoute des destinataires propres à chacune de ses œuvres : avec le livre de raison, Montaigne a très certainement voulu écrire pour sa famille et ses descendants, suivant ici une pratique sociale, et le manuscrit du journal de voyage – découvert au XVIII^e siècle – n'était très vraisemblablement pas destiné à être publié, mais écrit pour le cercle proche¹⁰ ; enfin, les destinataires et les buts visés par les *Essais* évoluèrent au fil du temps et d'une édition à l'autre¹¹.

Montaigne et l'histoire culturelle

S'il apparaît comme une proie idéale, force est de constater que le maire de Bordeaux ne manque pas de décontenancer. Certes, il écrit beaucoup ; mais le lecteur historien qui accorde une grande importance au contexte, est surpris de constater qu'on ne trouve pas mention de tous les grands faits politiques marquants ; ainsi, le massacre de la Saint-Barthélemy est passé sous silence, alors même que c'est un événement majeur de cette fin de siècle troublée. De même, comment comprendre que Montaigne affirme « [tenir] moins hasardeux d'écrire les choses passées, que présentes » (I, 20, 161) ? Ce même décalage entre les promesses qui semblent entourer les écrits de Montaigne et l'utilisation effective que peut en faire l'historien, se retrouve dans les travaux qui relèvent de l'histoire culturelle.

7 Nicolas Le Roux, *La faveur du roi. Mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-vers 1589)*, Seyssel, Champ Vallon, 2000, p. 105, 265, 398, 635, 639-640.

8 Thierry Wanegfellen, *Une difficile fidélité. Catholiques malgré le concile en France XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 30, 37, 57 sq., 69, 118 sq., 147.

9 Dans *Histoire de la vie privée*, 3, *De la Renaissance aux Lumières*, Montaigne est cité à plusieurs reprises par Roger Chartier (« Les pratiques de l'écrit »), Maurice Aymard (« Amitié et convivialité »), Jacques Revel (« Les usages de la civilité »), et Jean-Marie Goulemot (« Les pratiques littéraires ou la publicité du privé »).

10 Fausta Garavini, « Introduction », in Michel de Montaigne, *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, 1983, p. 7-31, ici p. 8.

11 Philippe Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014 ; Id. « 'Faveur d'autrui' et 'ruynes publiques' : Montaigne et les aléas de l'engagement politique (1585-1588) », in *Les stratégies de l'échec. Enquêtes sur l'action politique à l'époque moderne*, éd. Marie Barral-Baron, Marie-Clarté Lagrée et Mathieu Lemoine, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2015, p. 113-132.

Parmi les questions que l'historien peut poser aux écrits de Montaigne, nombreuses sont celles qui relèvent de l'histoire des représentations, ce terme étant entendu comme désignant « des schèmes de perception, des catégories de saisie et d'appréhension du monde, que commandent en amont les systèmes sensoriels, et qui ouvrent en aval sur l'océan des sensations, des sentiments, des émotions, des désirs, des affects, en bref des appréciations¹² ». Analysé par Émile Durkheim et Marcel Mauss dans un article publié en 1903¹³, le concept de « représentation » a ensuite été repris par des anthropologues, des sociologues et des philosophes (Erving Goffman, Clifford Geertz, Pierre Bourdieu, Michel Foucault), avant d'être mobilisés par les historiens. Au début des années 1990, deux articles publiés dans les *Annales* ont témoigné de l'intérêt que ces derniers portaient à la notion : « Le monde comme représentation » de Roger Chartier en 1989¹⁴ et « La représentation : le mot, l'idée, la chose » de Carlo Ginzburg en 1991. Mentionnons également l'article de Pascal Ory en 1987 qui lance de nombreuses pistes de réflexion et définit l'objet de l'histoire culturelle comme « l'ensemble des représentations collectives propres à une société¹⁵ ».

Sans y occuper une place centrale, Montaigne est présent dans les travaux de Roger Chartier et de Carlo Ginzburg. Étudiant les pratiques d'écriture et d'édition, Chartier s'est intéressé aux livres qui ont inspiré Montaigne et qu'il a repris pour le chapitre « Des cannibales » (Girolamo Benzoni, André Thevet et peut-être aussi Jean de Léry) ainsi qu'au message délivré : « chez Montaigne, les véritables barbares ne sont pas les sauvages de la France antarctique, dont la bravoure, le langage et les chants guerriers ou amoureux sont parents de ceux des Anciens, mais bien ses contemporains¹⁶ ». Étudiant les manuscrits d'auteur, Chartier s'est également penché sur les annotations portées sur des livres que Montaigne possédait et notamment

12 Dominique Kalifa, « Représentations et pratiques », in *Historiographies*, II, *Concepts et débats*, éd. C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, N. Offenstadt, Paris, Gallimard, 2010, p. 877-882, ici p. 879.

13 Émile Durkheim et Marcel Mauss, « De quelques formes de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », *Année sociologique*, vol. 6, 1903, p. 1-72.

14 L'année précédente, avec *Cultural History. Between Practices and Representations*, Chartier avait déjà mis en avant la notion de « représentation », notamment dans l'introduction de ce recueil.

15 Pascal Ory, « L'histoire culturelle de la France contemporaine. Question et questionnement », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 16, nov.-dec. 1987, p. 67-82, ici p. 68.

16 Roger Chartier, « Écrit et cultures dans l'Europe moderne », *Annuaire du Collège de France 2012-2013*, (consultable à l'adresse : <https://annuaire-cdf.revues.org/2560>). Sur les modes de lecture de Montaigne, voir également Thierry Wendling, « La fréquentation des textes, une discussion entre Roger Chartier et Daniel Fabre », *ethnographiques.org*, n° 30, Mondes ethnographiques (consultable à l'adresse : <http://www.ethnographiques.org/./2015/Chartier,Fabre,Wendling>)

sur un exemplaire de 1588 des *Essais*¹⁷, ainsi que sur la censure qui a frappé ce livre¹⁸. Quant à Ginzburg, il a consacré à Montaigne un article dans lequel il aborde l'essayiste « en partant de ses catégories, non des nôtres¹⁹ ». Si le point de départ est le fameux chapitre « Des cannibales », Ginzburg analyse ensuite la vision de l'âge d'or (associé aux thèmes de la nudité et de la liberté) qui transparait sous la plume de l'auteur et qui ferait écho aux *Métamorphoses* d'Ovide. Une traduction française de ce texte étant publiée à Lyon en 1557 et donnant à voir des grotesques, l'historien en vient à s'intéresser aux goûts de Montaigne pour ce type de décoration et il rappelle que ce dernier a comparé son texte aux grotesques²⁰. Prenant appui sur le *Journal de voyage*, Ginzburg met en avant l'attrait du voyageur pour les grottes et il avance que ce goût pourrait éclairer à la fois la structure et le style des *Essais*²¹. Il en conclut que l'effort de Montaigne pour comprendre les Indiens du Brésil a été nourri par son attrait pour ce qui est bizarre et lointain, et par son goût pour les œuvres d'art qui imitent la nature et pour les peuples qui vivent à son contact²².

L'étude des « représentations » a peu à peu remplacé l'analyse des « mentalités », qui avait connu son heure de gloire dans les années 1970-1980 avec les travaux de George Duby, Robert Mandrou, Jacques Le Goff..., avant d'être l'objet de critiques²³. Les historiens modernistes ayant été « les principaux théoriciens et praticiens de l'histoire des mentalités²⁴ », leurs travaux portant sur l'automne de la Renaissance n'ont pas manqué d'étudier Montaigne. Ainsi Lucien Febvre s'appuie sur ses écrits pour mettre en avant l'importance du sentiment de peur qui régnait à l'époque et concourait à rendre l'incroyance impossible :

17 Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, 2015, p. 52.

18 Roger Chartier, « Sociohistoire des pratiques culturelles, XVI^e-XVIII^e siècle », *Annuaire de l'EHESS, 2009-2010*, 2011, p. 225-229, ici p. 225.

19 Carlo Ginzburg, « Montaigne, Cannibals and Grottoes », in *Threads and Traces: True False Fictive*, Berkeley, University of California Press, 2012, p. 34-53 : « *We must try to approach him on his own terms, not ours* », p. 34.

20 Montaigne, *Les Essais*, I, 28, 282.

21 Carlo Ginzburg, « Montaigne, Cannibals and Grottoes », art. cit., p. 42.

22 *Ibid.*, p. 46.

23 Sur le passage de l'histoire des mentalités à l'histoire des représentations, voir notamment : Jean-Pierre Rioux, « Introduction. Un domaine et un regard », in *Pour une histoire culturelle*, éd. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, Paris, Seuil, 1997, p. 7-18 ; Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004, chap. 1 et 2 ; et François Dosse, « Histoire des mentalités », in *Historiographies*, I, *Concepts et débats*, op. cit., p. 220-231 ; ainsi que Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000 p. 277-301. Michel Vovelle retrace sa propre évolution dans « Des mentalités aux représentations », *Sociétés & Représentations*, n° 12, 2001, p. 15-28.

24 Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, op. cit., p 72.

Peur toujours, peur partout. La lecture même de l'Almanach est une source de terreurs – et la « propagande » du XVI^e siècle s'en avise déjà ; relisons Montaigne (I, xi) : il s'agit du Marquis de Saluces que les pronostications de ses almanachs terrifièrent si bien qu'il changea de parti, quitta le roi pour l'empereur.²⁵

Montaigne est une source très largement mobilisée dans l'*Introduction à la France moderne (1500-1640)* que Robert Mandrou publie en 1961 et qu'il dédicace à Lucien Febvre. Dès l'introduction, l'essayiste apparaît lorsque Mandrou explique qu'il a pour « prise » « les hommes » et qu'il entreprend « une recherche de psychologie collective » dans laquelle Montaigne – parmi d'autres – a sa place, même si l'historien prend ses précautions en soulignant que « l'artiste – quel que soit son mode d'expression – a un don de voyance, une sensibilité plus affinée que le commun ; il est à la fois très bon et trop bon témoin²⁶ ». Les *Essais* et le *Journal de voyage* sont cités à plusieurs reprises pour étudier le logement, la conception du temps, la sorcellerie ou encore le suicide²⁷. Dans *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle* (1968), *Les Essais* sont également mobilisés pour analyser la vague de procès pour sorcellerie qui caractérise la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle, dans la mesure où Montaigne témoigne de cette poussée de violence, tout en la condamnant²⁸. Peut encore être mentionné Robert Muchembled qui, dans le cadre d'une recherche sur « la culture populaire » des XV^e et XVI^e siècles, s'appuie sur le cas de Montaigne partant en voyage pour échapper à la peste, afin de mettre en avant les peurs qui entouraient les maladies ainsi que les moyens mis en œuvre pour y échapper²⁹.

Avant de clore ce rapide survol historiographique, il convient d'ajouter que les travaux des littéraires et des philosophes sur des thématiques proches de celles des historiens du culturel, n'ont pas manqué d'étudier Montaigne : citons par exemple *L'homme et son institution de Montaigne à Bérulle* de René Bady (1964), *Les sources du moi* de Charles Taylor (1989), *Philosophie et perfection de l'homme. De la Renaissance à Descartes* d'Emmanuel Faye (1998), *Montaigne et la question de l'homme* coordonné par Marie-Luce Demonet (1999), *Mirages of the Selve* de Timothy Reiss (2003) ou encore *The Rise and Fall of Soul and Self* de Raymond Martin et John Barresi (2006).

25 Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 445. Febvre fait référence au chapitre « Des pronostications » des *Essais*.

26 Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne (1500-1640). Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 17, et p. 27.

27 *Ibid.*, p. 51, 99, 254, et p. 316.

28 Robert Mandrou, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle. Une analyse de psychologie historique*, Paris, Plon, 1968, p. 539.

29 Robert Muchembled, *Popular Culture and Elite Culture in France, 1400-1750*, trad. Lydia Cochrane, Baton Rouge et Londres, Louisiana State University Press, 1985, p. 22.

Dans mes propres recherches portant sur la représentation de soi à l'automne de la Renaissance, Montaigne a bien sûr été une source importante. Il s'est agi pour moi de travailler sur des imaginaires et de discerner la façon dont les hommes de cette époque définissaient la personne humaine, et donc se représentaient eux-mêmes³⁰. Pour ce faire, j'ai posé plusieurs questions, un peu comme on allumerait des petites lumières pour essayer de faire apparaître les contours du soi dans ces années-là : comment le corps et l'âme étaient-ils conçus ? Comment la personne était-elle représentée dans le temps et dans l'espace ? Et comment était appréhendé autrui ?

Montaigne a été un auteur que j'ai mobilisé à plusieurs reprises, notamment pour la représentation du temps et celle de l'autre³¹. Surtout, le maire de Bordeaux a été un auteur-clef pour avancer que, dans la décennie 1580, la représentation de soi avait connu une grave crise. En effet, *Les Essais* témoignent d'une vive remise en cause des deux visions traditionnelles de l'âme et du corps (le schéma aristotélico-thomiste et le schéma hippocrato-galénique). Dans « Apologie de Raimond Sebond » (II, 12), si Montaigne dit accepter l'immortalité de l'âme car « Dieu seul nous l'a dict, et la foy » (II, 12, 861), il souligne néanmoins « la foiblesse des arguments humains sur ce subject » (*ibid.*) et mentionne la croyance en la réincarnation et en la métempsycose. Il énumère un « dénombrement d'opinions » sur la nature de l'âme : pour certains, elle est une substance qui se meut elle-même, pour d'autres un esprit épandu dans le corps, pour d'autres encore la lumière ou bien une entéléchie... (II, 12, 844-845). Et Montaigne procède de la même façon pour la question de la localisation de l'âme, égrenant les différentes théories : certains la situent au ventricule du cerveau, d'autres dans tout le corps, d'autres encore dans l'estomac ou encore dans le cœur. Au final, l'essayiste retient une localisation de l'âme au cerveau, mais seulement après avoir fait la liste de toutes les autres opinions et car il a remarqué que lorsque la tête est blessée, alors les facultés de l'âme sont « offensées » (II, 12, 850).

Sa démarche est la même à propos du corps et il mentionne les différentes théories sur la matière qui compose l'homme : certains considèrent que le sperme est l'écoulement de la moelle de l'épine dorsale, d'autres qu'il est une partie de la substance du cerveau ou encore une substance extraite de toute la masse corporelle, voire du sang cuit (II, 12, 865-866). Tout ceci amène Montaigne à conclure que l'homme ne peut s'appréhender et que la connaissance de soi est vaine :

30 Sur l'étude des imaginaires comme pan de l'histoire culturelle, voir Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, chap. VI.

31 Marie-Clarté Lagrée, « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi à l'automne de la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 152, et p. 257-258.

En voylà assez pour verifer que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy, en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesmes à soy, et sa raison à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme. (*ibid.*)

Au final, Montaigne reprend les représentations traditionnelles de l'âme et du corps, plus par lassitude que par conviction³². Peut également être cité le chapitre qui ouvre le livre II des *Essais* et qui porte sur « l'inconstance de nos actions », dans lequel on trouve la fameuse affirmation : « Et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui » (II, 1, 543). Dans mon travail, *Les Essais* ont donc été analysés comme l'indice d'une crise qui frapperait la représentation traditionnelle de soi autour des années 1580 et Montaigne a été une pièce maîtresse – mais pas unique – de ma démonstration.

Montaigne : un gibier bien difficile à saisir

Si Montaigne est une source de choix pour l'historien moderniste qui se penche sur les représentations, il n'en demeure pas moins que les embûches et les difficultés sont nombreuses. Trois peuvent être identifiées. La première question qui se pose est celle de la représentativité de Montaigne et c'est là un questionnement fondamental pour l'historien qui, au travers d'un personnage, cherche à saisir une époque³³. Si Montaigne a ressenti que se définir soi-même était un projet irréalisable, comment savoir qu'il ne s'agissait non d'un sentiment propre à l'auteur des *Essais*, mais d'un ressenti partagé par les contemporains ? En d'autres termes, comment passer du singulier au collectif ? Jusqu'à où l'historien peut-il généraliser et dans quelle direction (le groupe de la noblesse périgourdine ? le groupe des catholiques critiques ? le groupe des lettrés de l'époque ?) ?

Des éléments de réponse nous sont donnés par le succès qui entoura la publication des *Essais*, par leur imitation ainsi que par la reprise des thèmes mis en avant par Montaigne³⁴. Il est difficile d'avoir une vision précise – c'est-à-dire chiffrée – du nombre d'exemplaires publiés ; toutefois, les spécialistes

32 *Ibid.*, p. 283.

33 Sur la dialectique entre étude d'un personnage et histoire globale, voir notamment l'introduction de Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 13-27, ainsi que l'entretien de Denis Crouzet avec Lana Martyshcheva, « L'histoire comme aventure », 15 mars 2012 (consultable à l'adresse : http://medieval.hse.ru/Crouzet_interview?__t=1576443&__r=219521333113760.66315&__r=OK).

34 Sur la question de la réception d'une œuvre (essentielle en histoire culturelle), voir notamment Pascal Ory, « L'histoire culturelle de la France contemporaine. Question et questionnement », art. cit., p. 72 sq., et *Id.*, *L'histoire culturelle, op. cit.*, p. 87 sq.

estiment que l'édition de 1580 ne fut sans doute imprimée qu'à 500 ou 600 exemplaires³⁵ et que « le succès des premières éditions (1580, 1582) ainsi que la circulation précoce d'éditions non autorisées » amenèrent Montaigne « à poursuivre son entreprise, à lui assurer une diffusion plus large, tout en donnant à son livre une forme plus prestigieuse³⁶ ». En outre, on sait que l'édition publiée en 1595 par Abel L'Angelier et qui s'ouvre par une préface de Marie de Gournay, connu « un succès immédiat³⁷ ».

Par ailleurs, plusieurs témoignages nous permettent de savoir que les propos de Montaigne, et notamment ses considérations sur la faiblesse humaine, n'ont pas laissé indifférents ses contemporains, qu'ils adhèrent à ses idées, les contestent ou les suivent avec mesure³⁸. Si certains s'en prennent à Montaigne, à l'instar de Jean de Champagnac, d'autres sont attentifs à son discours et on peut en déduire que, dans une certaine mesure, elles faisaient écho à ce qu'ils ressentaient. Ainsi, François Le Poulchre publie en 1595 *Le Passe-Temps* dans lequel il se place très clairement sous le patronage de Montaigne, affirmant vouloir l'imiter et expliquant qu'il eut l'idée de son texte au cours d'un voyage à Plombières qui le vit méditer sur la condition de l'homme, considéré comme « le plus misérable de tous animaux habitans de la terre³⁹ ». Quelques années plus tard – vers 1602 – Etienne Pasquier donne son avis sur *Les Essais* dans une lettre adressée à Claude Pellejay, et il reprend des passages qui font état de la difficile connaissance de l'homme⁴⁰. Ces témoignages nous permettent de discerner une zone d'influence, de percevoir l'écho qui entoura la publication des *Essais*, indices qui donnent à l'historien la possibilité de généraliser depuis le cas singulier de Montaigne.

35 Philippe Desan, « Édition de 1580 », in *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, éd. Philippe Desan, Paris, H. Champion, 2007, p. 297-300, ici p. 300.

36 Jean Balsamo, « Éditions de 1588 », in *Dictionnaire de Michel de Montaigne, op. cit.*, p. 304-306, ici p. 304.

37 Jean Balsamo, « Édition de 1595 », in *ibid.*, p. 306-310, ici p. 307.

38 Sur la réception des *Essais*, voir Alan M. Boase, *The Fortunes of Montaigne. A History of the Essays in France (1580-1669)*, Londres, Methuen and co, 1935 ; Jules Brody, « La première réception des *Essais* de Montaigne : fortune d'une forme », in *L'automne de la Renaissance (1580-1640)*, Paris, Vrin, 1981, p. 19-30 ; Olivier Millet, *La première réception des Essais de Montaigne (1589-1640)*, Paris, H. Champion, 1995 ; Jean Balsamo, « Les *Essais* de Montaigne et leurs premiers lecteurs : exemplaires annotés (1580-1598) », *Montaigne Studies*, vol. XVI, 2004, p. 143-150.

39 François Le Poulchre, « L'auteur aux amis de la vertus », in *Le Passe-temps*, Paris, J. Le Blanc, 1595, f. a2ir.

40 Etienne Pasquier, *Choix de lettres sur la littérature, la langue et la traduction*, éd. D. Thickett, Genève, Droz, p. 47.

Deuxième difficulté : comment savoir s'il est possible de faire confiance à Montaigne ? Autrement dit, ce qu'il écrit est-ce bien ce qu'il ressent ? Ou bien est-ce une manière de se mettre en scène voire de « surfer » sur un thème en vogue à l'époque ? Le va-et-vient entre *Le journal de voyage* et *Les Essais* témoigne ainsi que dans le premier texte, Montaigne mobilise la compréhension habituelle du corps humain (les maux sont causés par le dérèglement des humeurs⁴¹), alors même que le schéma hippocrato-galénique est malmené dans le texte de 1580.

À ces deux difficultés qui sont propres à toute source mobilisée dans le cadre d'une étude culturaliste, s'en ajoute une supplémentaire qui touche plus particulièrement à Montaigne, à son tempérament et à sa conception de l'histoire. Comment saisir la pensée d'un homme qui est sans cesse mouvante et dont l'un des grands thèmes de réflexion est l'inconstance humaine ? À cela s'ajoute, si nous suivons Sébastien Prat, une conception de l'histoire qui éloigne celle-ci de la vérité puisque « Montaigne fait basculer l'histoire du côté de la poésie, en présentant les narrations historiques comme nécessairement infidèles aux faits, et leur matière – les faits eux-mêmes – comme ayant simplement pu advenir⁴² ».

Les ornières sont nombreuses et les difficultés de taille, mais elles ne doivent pas, me semble-t-il, nous empêcher de mobiliser Montaigne dans le cadre d'une analyse des représentations. Si certains points sont incertains, d'autres sont avérés et nous permettent d'avancer des hypothèses. Ainsi, dans le cadre d'une étude sur la représentation de soi, il faut tout d'abord noter que les chapitres « De l'inconstance de nos actions » ainsi que l'« Apologie de Raimond Sebond » font partie de l'édition de 1580 et se retrouvent dans les éditions ultérieures, avec des développements supplémentaires. Ce constat est important et même si on ne pourra sans doute jamais savoir si ces textes sont sincères ou s'ils relèvent d'une stratégie éditoriale, il n'en demeure pas moins qu'il y a là l'indice que le sentiment de ne pouvoir se définir est présent à l'époque, et ressenti par Montaigne et/ou certains de ses lecteurs. Second point : Montaigne a recours dès 1580 à un type d'écriture particulière qui n'est ni un traité ni un commentaire ni des mémoires : l'essai. Et il revendique sa différence, affirmant que « c'est le seul livre au monde de son espèce, et d'un dessein farouche et extravagant » (II, 8, 611). Or, ce type d'écriture est par définition en perpétuel mouvement puisqu'il consiste à essayer son jugement, à en faire l'expérience sur différents thèmes :

41 Voir par exemple la façon dont Montaigne relate le mal de dents dont il souffrit fin août 1581 (*Journal de voyage*, éd. cit., p. 332.)

42 Sébastien Prat, « La constitution des Essais de Montaigne sur la base de la critique de l'historiographie : le règne de l'inconstance et la fin de l'exemplarité », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n° 70, 2010. p. 135-161, ici p. 147.

Le jugement est un outil à tous sujets, et se mêle partout. A cette cause aux Essais que j'en fais ici, j'y emploie toute sorte d'occasion. Si c'est un sujet que je n'entende point, à cela même je l'essaie, sondant le gué de bien loin, et puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive. Et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un trait de son effet, oui de ceux, dont il se vante le plus. Tantôt à un sujet vain et de néant j'essaie voir s'il trouvera de quoi lui donner corps, et de quoi l'appuyer et l'ébrançonner. Tantôt je le promène à un sujet noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soi, le chemin en étant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui. (I, 50, 490)⁴³

L'historien peut comprendre le recours à l'essai, c'est-à-dire à un écrit qui est éloigné de la stabilité d'un traité, par exemple, comme témoignant du sentiment d'être dans un temps où tout est muable et mouvant.

Au final, les textes de Montaigne sont des sources mobilisables pour faire une histoire des représentations et les analyser dans le cadre de ce que Thierry Wanegffelen appelle « une recherche par orpaillage » permet d'éviter plusieurs écueils. Une telle recherche consiste à chercher, dans les flots des sources de la fin du XVI^e siècle, des pépites ou simplement des rognures d'or, puis à les mettre en rapport les unes avec les autres, pour qu'ensemble elles fassent sens. Il ne s'agit donc pas de généraliser à partir d'un cas unique (le grand homme, qu'il soit politique ou littéraire) ou à partir d'une étude sérielle de sources identiques, mais bien d'appréhender une époque dans son ensemble par le biais de sources multiples et différentes. En effet, dans le cas de Montaigne, l'impression que la personne humaine n'est jamais complètement compréhensible se trouve également dans des sources aussi différentes que des pièces de théâtre⁴⁴, des lettres⁴⁵ ou encore des traités de médecine⁴⁶. Ajoutons que, dans une telle démarche, Montaigne n'est pas appréhendé comme une pépite d'or qui éclairerait sur l'ensemble de son époque, mais bien comme un auteur permettant de mieux cerner l'une des tendances qui caractérisent les années 1580. Le courant néo-stoïcien ainsi que des auteurs désabusés comme Béroalde de Verville ou Théophile de Viau sont d'autres tendances (et d'autres pépites), qui se différencient de Montaigne. Mais l'étude des sources montre que toutes, à leur façon et avec leur singularité, semblent indiquer qu'une crise a secoué la représentation de soi dans le dernier tiers du XVI^e siècle.

43 Sur ce thème, voir Athanase Nacase, « Le sens du mot 'essai' et les intentions de Montaigne », *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, sixième série, n° 3-4, juillet-décembre 1980, p. 87-95 ; Gisèle Mathieu-Castellani, *Montaigne. L'écriture de l'essai*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988 ; Marc Lits, « Pour une définition de l'essai », *Les lettres romanes*, t. XLIV, n° 4, 1990, p. 283-296 ; *L'essai : métamorphose d'un genre*, éd. Pierre Glaudes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

44 Jean Rousset, *La littérature à l'âge baroque*, Paris, Corti, 1989.

45 Étienne Pasquier, *Lettres familières*, éd. D. Thickett, Genève, Droz, 1966, p. 304-328, ici p. 305 (lettre XVI).

46 Pierre Pichot, *De animorum natura, morbis, vitiis, horumque curatione*, Bordeaux, chez S. Millanges, 1574.

Au terme de ce parcours, il apparaît que réfléchir sur l'usage critique de Montaigne en histoire et sur l'utilisation possible de ses écrits dans le cadre d'une analyse relevant de l'histoire culturelle, renvoie à une certaine image et conception de l'histoire et de l'historien. Poser et accepter que les écrits montaigniens sont des sources pour comprendre les représentations qui avaient cours à la fin du XVI^e siècle, induit une certaine conception de l'histoire, selon laquelle cette dernière ne consiste pas seulement à analyser des données comptables, mais est également en droit de recourir au conditionnel et de faire des suppositions. Mobiliser Montaigne, c'est donc admettre que la tâche de l'historien est également un travail de reconstruction (avec le danger d'anachronisme et d'erreur que cela induit) et qu'elle peut même comporter une dimension ludique. Comme l'écrit Pascal Ory, « l'incertitude, au final, subsistera toujours », mais, poursuit-il, « c'est très bien ainsi, la recherche scientifique n'ayant pas pour vocation ultime d'apporter réponse à toutes les questions, mais de renouveler sans cesse le questionnaire⁴⁷ ».

Marie-Clarté Lagrée

Lycée français de Washington DC

Résumé

Cette communication analyse les usages critiques que l'historien peut faire de Montaigne. Après avoir présenté les éléments qui font des écrits montaigniens un ensemble de sources idéales, l'article se centre sur la mobilisation de ces textes par des travaux relevant de l'histoire culturelle (histoire des mentalités puis histoire des représentations). Sont exposés les écueils auxquels se trouve confronté l'historien qui s'appuie sur Montaigne ainsi que les conclusions auxquelles il peut parvenir.

Mots-clés

Historiographie, histoire culturelle, histoire des mentalités, histoire des représentations, imaginaires, source, destinataire et réception des écrits, crise des années 1580, singulier/collectif.

Abstract

In this article I define and analyze the historian's critical understanding of Montaigne. After presenting various elements that transform Montaigne's writings into a set of ideal sources, I then focus on the application of these texts in the fields of cultural history, history of mentalities, and finally history of representations. The pitfalls that historians find themselves facing when addressing Montaigne in this way are exposed, along with the conclusions they can reach.

Keywords

Historiography, cultural history, history of mentalities, history of representations, imaginary, reception theory, historical crisis, singular/collective.

47 Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, op. cit., p. 89. Sur l'histoire comme « science du relatif », voir Pascal Ory, « L'histoire culturelle de la France contemporaine », art. cit., p. 81.